

LA
MARCHÉ



2

LA
MARCHÉ

CHI-FOU-MI PRODUCTIONS
PRESENT

OLMER
GOURMET

TEVEK
JALLAB

VINCENT
ROTTIERS

MBAREK
BELKOUK

NADER
BOUSSANDEL

LUBNA
AZABAL

HAFSA
HERZI

CHARLOTTE
LE BON

PHILIPPE
NAHON

ET

JAMEL
DEBBOUZE

LA MARCHÉ

UN FILM DE
NABIL BEN YADIR

AU CINEMA LE 27 NOVEMBRE

DUREE : 2H00

DISTRIBUTION

EuropaCorp Distribution
La Cité du Cinéma
20, rue Ampère - 93413 Saint-Denis Cedex
Tél. : 01 55 99 50 00
www.europacorp.com

RELATIONS PRESSE

AS Communication
Sandra Cornevaux - Audrey Le Penec
8, rue Lincoln - 75008 Paris
Tél. : 01 47 23 00 02
sandracornevaux@ascommunication.fr

LA
MARCHÉ

3

SYNOPSIS

En 1983, dans une France en proie à l'intolérance et aux actes de violence raciale, trois jeunes adolescents et le curé des Minguettes lancent une grande Marche pacifique pour l'égalité et contre le racisme, de plus de 1000 km entre Marseille et Paris. Malgré les difficultés et les résistances rencontrées, leur mouvement va faire naître un véritable élan d'espoir à la manière de Gandhi et Martin Luther King. Ils uniront à leur arrivée plus de 100 000 personnes venues de tous horizons, et donneront à la France son nouveau visage.



LA
MARCHÉ

LA
MARCHÉ

INTERVIEW DU REALISATEUR NABIL BEN YADIR

Pourquoi avez-vous voulu raconter cette histoire que vous n'avez pas vécue puisque vous aviez 4 ans en 1983 ?

Je pense que cet événement résonne très fort aujourd'hui, même si cela s'est certes passé il y a trente ans. Imaginer qu'un jour des jeunes de banlieue aient pris comme référence Gandhi et la non-violence était à l'antithèse de ce que les médias nous livrent comme image de ces jeunes.

Que connaissiez-vous de cet événement ?

La fin ! Comme la majorité des gens, je connaissais juste l'arrivée à Paris et je pensais que c'était, seulement un rassemblement. Quand Nadia Lakhdar, ma co-scénariste qui avait depuis un moment cette idée de scénario, m'a raconté qu'il y avait eu une marche, qu'elle était non-violente et qu'elle était partie du film de Richard Attenborough, j'ai trouvé juste et indispensable de la faire revenir au cinéma puisqu'elle avait démarré avec le cinéma.

Résumez-nous l'histoire de cette marche et donc de votre film.

C'est l'histoire extraordinaire d'un jeune des Minguettes qui, après avoir reçu une balle lors d'une bavure policière, décide de répondre par la non-violence. Il se réveille à l'hôpital avec une lubie : faire bouger les choses comme Gandhi qu'il a vu au cinéma. L'idée utopique et naïve de ce mec est : « *On va secouer la France pacifiquement et demander l'égalité* ». Tout son entourage pense alors que la balle lui a fait plus de mal que l'on pensait et qu'il est en train de perdre la boule. Pourtant, il va persuader et rassembler des gens et, ensemble, ils vont aller jusqu'au bout.

Vous avez beaucoup enquêté avant d'écrire le scénario ?

J'ai, bien sûr, rencontré tous les protagonistes et surtout le principal, Toumi Djaidja, Mohamed dans le film. Il vit toujours à Lyon, m'a raconté son histoire, m'a montré l'endroit où il a reçu la balle... Quand on le voit dans les archives de l'INA d'il y a 30 ans et aujourd'hui, on se rend compte qu'il est resté le même : un homme pur qui dégage beaucoup d'amour.

Vous parlez des images de l'INA, vous avez beaucoup visionné les actualités de l'époque ?

Oui et c'était passionnant. Le plus surprenant est la manière dont les jeunes des quartiers parlaient à cette époque. Il n'y avait pas de verlan, pas cet accent que l'on entend aujourd'hui à la télé, dans les JT, dans les films, la rue... Ils parlaient le français de Michel Audiard. Que s'est-il passé en 30 ans ? Pourquoi ces jeunes ont-ils aujourd'hui leur propre manière de s'exprimer ? Pourquoi se sont-ils réapproprié le français et l'ont transformé ? Je ne sais pas. Mais, j'ai voulu sortir des clichés en les faisant parler comme « *tout le monde* ».

Dès le départ, on lit sur leur banderole « *Marche pour l'égalité et contre le racisme* ». Or, très vite, on n'a plus parlé que de « *La Marche des Beurs* ». Pourquoi ?

Ce sont malheureusement des formules d'hommes politiques et de journalistes qui ont dénaturé le message initial. Les marcheurs ont découvert le mot « *Beur* » en arrivant à Paris. Ils n'ont pas compris pourquoi, car pour eux, ce n'était pas la marche des Arabes. Ils combattaient le racisme parce qu'ils le subissaient ou qu'ils en étaient les témoins mais ils défendaient d'abord un message universel d'égalité.

LA
MARCHÉ



Parfois, les marcheurs rencontrent agressivité et injures racistes. Parfois encore personne n'est là pour les accueillir. Cette hostilité, cette solitude étaient présentes dans la réalité ?

Aujourd'hui, les marches sont à la mode, mais à l'époque, c'était beaucoup plus compliqué. Les cartes de France étaient en papier. Pas de GPS, pas de portable. Ils arrivaient dans des villes, des villages dont ils ne connaissaient même pas le nom. Ils s'adressaient à des personnes qui n'avaient jamais vu des jeunes d'autres origines et les marcheurs leur disaient : « *On est tous pareils ! On est tous français !* ». Il leur fallait du courage et une innocence extraordinaire.

Parlez-nous de vos personnages. Pour jouer le rôle de Mohamed, avez-vous tout de suite pensé à Tewfik Jallab ?

En fait, c'est une vraie rencontre de casting. Tewfik est arrivé avec un pied dans le plâtre et je me suis dit : « *Je cherche un marcheur et ce type arrive avec un pied cassé... ça commence mal !* ». Mais après avoir rencontré d'autres acteurs, il s'est imposé naturellement. Il a une aura, une présence qui ressemblent beaucoup à celles de Toumi. Et il avait récupéré l'usage de ses deux pieds bien avant le tournage !

Qui était le prêtre, Dubois dans le film et Delorme dans la réalité ?

Un prêtre ouvrier aux Minguettes, à Vénissieux. Il bossait, aidait les jeunes des quartiers et a même logé des prostituées dans son église. Il a toujours été dans le militantisme, dans l'engagement. Ce que je trouve intéressant, c'est qu'entre ce prêtre et ces jeunes, il n'y a pas une relation père/fils. Ils sont des potes. Ce sont les mêmes.

Pourquoi avoir choisi Olivier Gourmet pour le rôle ?

J'ai toujours eu envie de travailler avec cet acteur, belge comme moi ! Il m'a bouleversé dans les films des Dardenne. Ce qui m'intéressait en lui pour ce rôle, c'est son côté ouvrier. Dans la réalité, il a une petite auberge dans laquelle il a fait lui-même les travaux. Il répare, bricole, cuisine... c'est un manuel. Dans sa manière de travailler, de jouer c'est aussi quelqu'un de concret. Il a besoin d'avoir les gestes et les mouvements pour habiter le personnage. Pour autant, je me suis refusé qu'il imite Delorme, le vrai prêtre.

LA
MARCHÉ

Et René, le marchand de fromages ?

Pour moi, René, joué par Philippe Nahon, représente la France vers laquelle les marcheurs veulent aller mais qui, en fait, était déjà parmi eux. Il arrive dans cette marche malgré lui, pour faire plaisir au prêtre... et il découvre comme eux la France...

Et Farid ?

Farid, interprété par M'Barek, on l'a voulu plus jeune et plus gros. J'avais besoin d'un personnage qui grandisse pendant la marche. Il n'a aucune envie de marcher, il n'a aucune conscience politique, mais il part pour être avec ses potes. C'est en chemin qu'il va découvrir le militantisme, comme Sylvain. Ce blond aux yeux bleus n'est pas du tout concerné par l'engagement ou la non-violence mais il suit ses amis pour rester avec eux. Il a une vraie blessure en lui et elle ressort de manière extraordinaire. Vincent Rottiers est magnifique dans ce rôle. C'est James Dean.

Et Mounia la jeune étudiante dont Sylvain tombe amoureux ?

Elle est entraînée dans cette aventure par sa tante Kheira, qui est militante jusqu'au bout des ongles. Elle est partie pour lui faire plaisir et pense s'arrêter en cours de route. Pourtant, après l'agression dont elle est victime, elle va continuer jusqu'au bout. Cela faisait longtemps que je voulais travailler avec Hafsia Herzi que j'avais vue dans *La Graine et le Mulet*, *L'Apollonide : Souvenirs de la Maison Close* et *La Source des Femmes*. Elle est tellement émouvante. Lubna Azabal, qui incarne sa tante Kheira, est aussi une comédienne extraordinaire. On a grandi dans le même quartier à Bruxelles et après l'avoir vue dans *Incendies*, je rêvais de bosser avec elle. Son propos est très radical et en même temps très clair et elle sait exactement pourquoi elle marche. La non-violence reste un détail pour elle.

Et le personnage de Hassan ?

C'est celui par qui tout commence. C'est lui qui au début du film est poursuivi par les flics, qui se fait attaquer par un chien et que Mohamed sauve en s'interposant et en prenant une balle au passage. Au milieu du film, il débarque. Mohamed n'en veut pas parce qu'il porte la poisse mais il s'incruste. J'avais besoin d'un personnage qui fasse prendre conscience aux marcheurs qu'ils faisaient tous quelque chose de super. Quand ils parlent d'abandonner au moment de la défection du prêtre c'est lui qui les pousse à continuer en restant avec Dubois à l'hôpital. Il y a toujours un mec comme ça dans les quartiers, un peu lourdingue mais avec une vraie bonté et une vraie gentillesse.

Comment Jamel est-il arrivé sur le film ?

Il est arrivé très tard sur le film et jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse rentrer dans cette aventure. Avec Hugo Sélignac, mon producteur, on a tenté le tout pour le tout. A quelques mois du tournage, le film a failli ne pas se faire et heureusement que Jamel est arrivé car il nous permis de monter le film. Le sujet de la Marche lui a parlé directement et il m'a avoué qu'il avait depuis des années l'envie de faire un film sur ce sujet. Sur un tournage c'est une pile électrique ! Il est à l'affût de tout : pendant qu'il parle avec vous, il répond à une personne qui lui dit « *bonjour* » et ramasse la canne d'une troisième personne en lui disant : « *S'il vous plaît* » ! Il est présent pour chacun, et en même temps pour tout le monde. Quand Jamel est là, il est vraiment là, au service du film. Et il apporte sur un tournage une énergie très positive.

Les vrais marcheurs ont parcouru plus de 1 500 km.

Avez-vous aussi fait marcher vos acteurs ?

Oh oui, énormément ! On a eu beaucoup de pieds blessés. En plus, pendant toute une période, il a neigé très fort et, comme on ne pouvait pas se permettre d'annuler une journée de tournage, ils ont marché sous la neige. Je voulais jouer avec le temps : quand il pleuvait, on tournait avec la pluie. Ce qui les a aidé, c'est de savoir que des gens ont vraiment fait cette marche et que ce n'est pas une histoire inventée de toutes pièces.

Quelles consignes avez-vous données à Danny Elsen, le chef opérateur ?

On s'est donné comme impératif de ne pas filmer tout le monde, tout le temps. Ce qui était compliqué, mais super excitant, c'est d'avoir dix grands acteurs en permanence à l'image, et de leur faire accepter de n'être parfois que des figurants. Ils ont tous compris que jouer n'est pas spécialement parler. Heureusement, car il est arrivé que certains d'entre eux ne parlent pas du tout pendant quatre jours de tournage.

Vous avez beaucoup utilisé la caméra à l'épaule ?

Oui, j'avais envie d'être avec eux tout le temps. On a beaucoup bougé, on a été très mobiles avec la caméra. On l'a fait un peu à la belge !

« A la belge » ?

C'est une manière de voir un plateau de tournage plus léger qu'en France où souvent il y a un côté très carré et très hiérarchique. Je voulais qu'on sente à l'écran que c'était une histoire entre potes, quasi familiale. Et c'est d'ailleurs ce



LA
MARCHE

LA
MARCHE



qui s'est passé avec l'équipe technique et les comédiens. Certes, j'étais le chef d'orchestre mais toutes et tous étaient au-delà de l'investissement professionnel. Ce film était pour eux un véritable engagement.

Sur le plan cinématographique, vous êtes-vous inspiré de films existants ?

Pas spécialement. Mais, j'aime filmer la naissance d'un héros comme dans *Harvey Milk*, de Gus Van Sant, avec Sean Penn. Montrer des personnes qui décident, du jour au lendemain, de prendre leur destin en main et d'aller tout donner pour une cause, quelle qu'elle soit, c'est ça qui m'intéresse.

Aviez-vous une idée précise pour la musique du film ?

J'avais une envie de musique de film au sens propre comme dans les films anglais. Mon rêve c'était d'ailleurs Stephen Warbeck qui a fait *Billy Elliot* et *Shakespeare in Love*. La production a envisagé une rencontre avec lui mais pour moi, ce compositeur oscarisé était intouchable. Et il a accepté. Il s'est donné corps et âme et le résultat est magnifique.

Pour les costumes, vous êtes-vous inspirés de la mode des années 80 ?

Avec Emmanuelle Youchnovski, la costumière, on est restés très proche des images qu'on a vues à l'INA. Les années 80, c'était très kitsch parfois au niveau des couleurs. Nous, on n'a pas voulu essayer de faire un exercice de style. Je voulais que ce soit un film de 1983 mais qu'il résonne aujourd'hui.

Pourquoi avez-vous choisi de tourner en 35mm plutôt qu'en numérique ?

C'est vrai que c'est plus compliqué parce qu'il ne reste presque plus de pellicule disponible. Mais je pense que les gens se trompent quand ils disent : « *Le numérique, c'est moins cher* ». En fait, comme c'est effectivement meilleur marché, on peut tellement tourner que ça revient au même prix. Tandis qu'avec le 35mm, justement parce qu'on n'a pas beaucoup de pellicule, on est obligé d'être plus carré et de savoir ce que l'on veut filmer. En plus, c'est une vraie pression pour les comédiens. Quand ils entendent « *Moteur !* », ils sont beaucoup plus au taquet...

LA
MARCHÉ

Ce film est émouvant et parfois très drôle. D'où vient cet humour ? C'est le vôtre ? Celui des marcheurs ?

C'était nécessaire de dédramatiser le scénario. En plus, j'ai besoin de réécrire parfois les scènes sur le tournage. Certaines phrases, notamment celles qui veulent faire rire ou sourire, fonctionnent à l'écrit mais pas sur le plateau et je ne pouvais pas trop laisser improviser les comédiens car j'avais le souci de garder la façon de parler de l'époque, mais en même temps, je voulais que ça pue le vrai.

A votre avis, qu'est-ce que cette Marche a changé ?

Après la Marche, le crime raciste a été reconnu, la carte de séjour est passée à 10 ans, François Mitterrand a reçu les marcheurs. Mais le plus intéressant c'est qu'ils étaient 32 au départ et qu'à l'arrivée 100 000 personnes les attendaient. Pour moi, c'est le message le plus fort. Ensuite, ce qui s'est passé depuis par rapport à l'égalité qu'ils réclamaient, le racisme qu'ils combattaient, le regard porté sur la banlieue... C'est le boulot des sociologues. Comment est-on passé de Gandhi à Tony Montana ? Qu'est-ce qui explique aujourd'hui le repli identitaire ? Les réponses restent à apporter, mais je pense que les politiques y sont pour beaucoup. Mais ce que j'aimerais, c'est qu'on puisse voir ce film dans les écoles. Que les jeunes, et pas que ceux des banlieues, s'interrogent : qu'est-ce qu'on fait nous, aujourd'hui, pour faire avancer l'égalité et reculer le racisme ?

Avez-vous fait un film militant ?

Pour moi, un film, c'est faire la guerre. Il faut à tout moment garder son propos et ne pas se faire bouffer par les avis extérieurs. C'est dur de tenir un film du début à la fin. Pour ça, il faut qu'il y ait l'envie et le sens. Et pour qu'il y ait le sens, il faut qu'il y ait le fond. Je pense qu'à partir du moment où il y a du fond, ça devient un film politique. C'est important de l'avoir fait car c'est une page un peu oubliée de l'histoire de France. Trente ans après, ces marcheurs sont toujours là. Ils ne sont pas entrés dans la politique, ils n'ont pas fait carrière, ils sont restés simples comme des gens du peuple qu'ils étaient. Ils sont pour moi des super héros.

Comment s'est passée la rencontre avec votre producteur ?

Hugo, c'est un bélier comme moi. Il fonce ! Quand il est possédé par un sujet - et il était possédé par *La Marche* - rien ne l'arrête. Parfois, dans ce métier, vous arrivez très motivé chez un producteur et il vous dit : « *Calme toi. Tu sais le cinéma c'est plutôt comme ci ou comme ça* ». Pour moi, il n'y a pas qu'un cinéma. Chacun

a son cinéma. Et Hugo pense aussi comme ça ! Il a l'énergie de sa jeunesse. J'ai l'impression d'être un vieux quand je dis ça, alors que je n'ai que 34 ans ! Disons qu'il a une énergie que j'ai failli perdre parfois, mais qu'il me redonnait inlassablement. Il ne rentre pas dans le schéma classique du producteur, quand on lui ferme une porte, il cherche la fenêtre et si ça reste fermé, il saute à pieds joints dans la cheminée. J'avais besoin d'un producteur comme lui, qui soit mon allié, que je ne sois pas obligé de pousser, mais qui me pousse. Il n'est pas blasé par son métier. C'est vrai qu'il vient de le commencer, mais je pense qu'il sera toujours ainsi. Aucun des deux n'a sa langue dans sa poche, donc on ne se ménage pas. Mais ça donne une belle relation, saine et pleine de confiance.

BIOGRAPHIE

Né en 1979 à Bruxelles, initié au cinéma par sa mère, Nabil Ben Yadir commence à écrire sur les bancs de l'école dès l'enseignement secondaire. Après ses études en électromécanique à l'Institut René Cartigny d'Ixelles en Belgique, il réalise en 2005 son premier court métrage, *Sortie de Clown*, comme un essai préparatoire à son premier long métrage, *Les Barons* (2009), ou la vie de glandeurs bruxellois pleins de ressources. Cette incursion dans la mise en scène permet à Nabil Ben Yadir de connaître un beau succès d'emblée et sera le plus gros succès du cinéma belge l'année de sa sortie !

En 2013, il réalise son deuxième long-métrage, *La Marche*.

LA
MARCHÉ

MARCHEUR
Permanent



INTERVIEW DU PRODUCTEUR HUGO SELIGNAC



Comment ce projet est-il arrivé jusqu'à vous ?

Le comédien Nader Boussandel (*Yazid dans La Marche*) est un ami de longue date, il avait travaillé avec Nabil sur son premier film *Les Barons* dans lequel il tenait le premier rôle et voulait absolument organiser une rencontre entre Nabil et moi, j'avais aussi entendu parler de Nabil par Fred Testot qui avait adoré son film et m'avait conseillé de prendre contact avec lui. Nous nous sommes donc rencontrés plusieurs fois avec une envie commune de travailler ensemble mais sans parvenir à trouver un sujet. En Septembre 2011, Nabil est venu me voir accompagné de la scénariste Nadia Lakhdar qu'il avait aussi rencontré par l'intermédiaire, de Nader avec l'idée de *La Marche*. Je dois avouer que je ne connaissais rien de cet événement mais l'aspect historique et extrêmement cinématographique du projet m'a immédiatement séduit.

C'est votre premier film comme producteur. Vous n'avez pas eu peur de commencer avec un sujet compliqué à financer car il ne semblait pas, a priori, très commercial ?

Bien sur que oui ! Mais je pense surtout que le plus dur pour un jeune producteur c'est de se demander devant une bonne idée : va-t-on réussir à aller jusqu'au bout ? Et là, l'avantage c'est qu'il s'agissait d'un événement historique qui assurait une fiabilité de l'écriture et une structure : les marcheurs partaient de Marseille et allaient jusqu'à Paris. Il ne restait plus qu'à mettre du cinéma le long de leur route ! Dès que le scénario a été finalisé, nous avons obtenu l'intégralité de notre casting. Je suis donc parti confiant à Cannes pour trouver les financements. Et j'en suis revenu avec... zéro euro ! Tout le monde trouvait l'histoire formidable mais le traitement leur semblait encore trop didactique. J'ai alors fait appel à Ahmed

Hamidi, avec qui je travaille sur d'autres projets. Dans cette grande Histoire, il a apporté de la modernité et de l'adversité que Nabil a sublimée durant le tournage. En plus de la qualité du scénario, mon meilleur argument face aux financiers était mon envie de produire un film sur un événement qui s'était déroulé avant ma naissance. Si ce sujet me parlait par sa modernité je pouvais espérer qu'il parle au plus grand nombre. Et, d'ailleurs, on a fini par trouver les financements.

Grâce à la présence de Jamel ?

Non, car le financement s'est fait sur un casting différent. Au début, c'est un autre comédien qui devait tenir le rôle de Jamel. Mais, comme nous avons été obligés de reculer les dates du tournage, il n'était plus libre, ce qui fut aussi le cas de deux autres comédiens sur lesquels le financement reposait. Nous nous sommes donc retrouvés avec un gros problème à deux mois du premier jour de tournage car nous avions l'argent mais trois acteurs en moins. Nabil a alors contacté Olivier Gourmet qu'il voulait depuis le début. Deux jours avant Noël, nous avons sa réponse : « *Je marche avec vous* ». Hafsia Herzi a répondu oui tout de suite. Il ne manquait donc plus que l'acteur pour jouer le rôle d'Hassan. Je suppose que c'est dans l'adversité que l'on cède à nos idées les plus folles car j'ai pris mon courage à deux mains et je suis allé voir Jamel qui soutenait de loin le projet depuis le début pour lui proposer le rôle. Jamel, qui sortait totalement épuisé de la tournée de son spectacle et entamait une tournée mondiale a d'abord refusé pour des raisons évidentes. À un mois du tournage, je suis donc allé voir mes partenaires à qui, de peur de perdre mes financements, j'avais volontairement omis d'annoncer que j'avais un gros trou dans mon casting. Christophe Lambert et Luc Besson d'Europacorp, Daniel Goudineau de France 3, ainsi que Franck Weber de Canal Plus m'ont rassuré : « *Le reste du casting avec Olivier Gourmet et Hafsia Herzi, c'est génial. Et si tu as Jamel, c'est dément. Mais si tu ne l'as pas, on te suit quand même !* ». Ce soutien et cette confiance m'ont permis de retourner une dernière fois voir Jamel en étant moins sous pression et contre toute attente il m'a dit : « *Ok, mais à condition qu'on décale le tournage au 15 mai car je ne tiens plus debout.* » C'était absolument impossible car Nabil et moi voulions que le film sorte absolument pour les trente ans de la marche ! « *C'est quand la date exacte ?* » m'a-t-il alors demandé. « *Le 3 décembre* ». Il m'apprend alors que c'est le jour de l'anniversaire de son fils. Croyant énormément aux signes (comme tous les jeunes producteurs), je lui ai dit que j'étais né le 15 octobre, le jour où la marche a débuté et son fils le 3 décembre, la fin de la marche. Jamel a rigolé, m'a dit oui

et a changé tout son programme pour faire le film ! Sauf que voilà : je n'avais pas les moyens de payer Jamel Debbouze. Il a accepté le tarif syndical et je lui ai donné un pourcentage de ma part producteur, ce qui, je tiens à le souligner est une véritable prise de risque de sa part.

A-t-il apporté un souffle différent au film ?

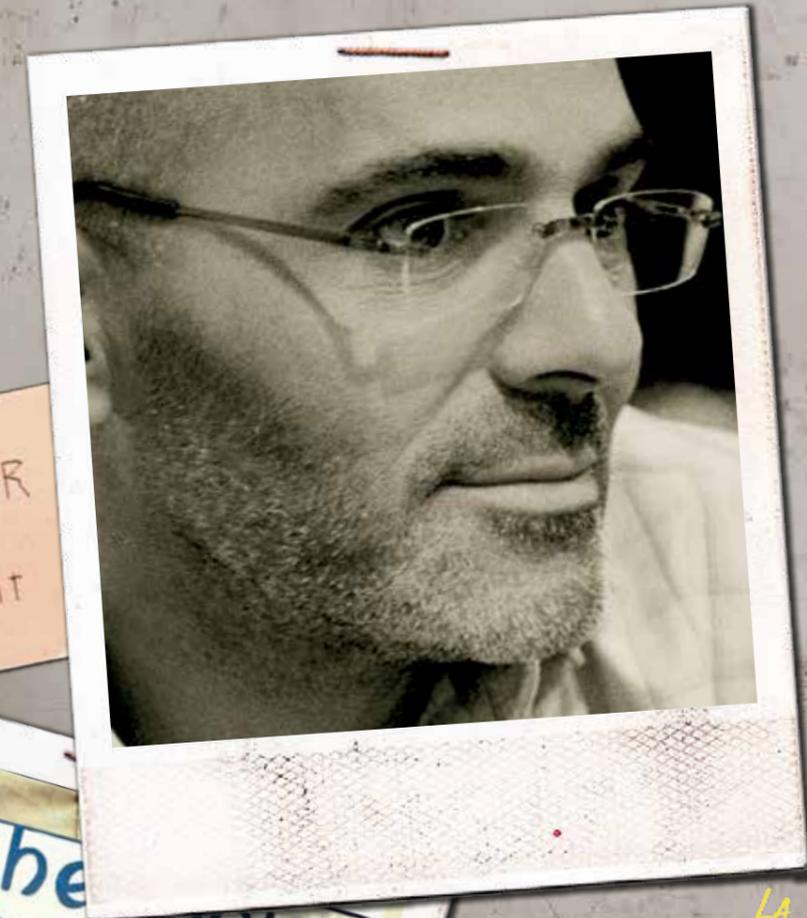
Il l'a propulsé dans une autre catégorie : celle des films populaires de qualité. Et c'est formidable. Si, grâce à lui, ce film parle à des jeunes qui, comme moi, n'ont pas connu la Marche, c'est déjà un succès ! Sans parler du plaisir que l'on a eu, Nabil et moi, à travailler à ses côtés.

En tant que producteur, comment avez-vous vécu le tournage ?

Pour les comédiens et les techniciens, il a été épuisant. Et pour moi, éprouvant car nous avons eu beaucoup d'imprévus. Sans la détermination, et le talent de Nabil je pense qu'on n'aurait pas tenu jusqu'à cet entretien. Il a su de l'écriture à la post-production tenir et motiver ses équipes comme un véritable chef d'orchestre. Pour ne citer qu'un exemple au bout de deux semaines de tournage, alors que je pensais que plus rien ne pouvait nous arrêter, Olivier Gourmet s'est blessé : déchirement des ischio-jambiers, paralysie de la jambe gauche alors qu'il lui restait 9 semaines de marche ! Les assurances voulaient qu'on change de comédien et qu'on retourne les deux premières semaines mais Olivier a tenu à finir le film. Il a été admirable d'autant que les conditions de tournage étaient rudimentaires. Pas de loges, il faisait très froid et les acteurs étaient à dix dans des tentes avec des petits chauffages. Si on compare leurs conditions de travail sur ce tournage avec celles qui sont la « *norme* » dans leur métier, on peut dire qu'elles étaient très dures. Tous les comédiens sans exception ont accepté de faire des efforts en termes de salaire. Le seul moyen de rendre hommage aux marcheurs de 1983 était d'essayer d'en faire le plus grand film possible... Or, le seul moyen d'en faire un grand film était que la totalité du budget soit dédiée à l'image, à ce que l'on voit et non à ce qui ne se voit pas : les salaires, les loges, les hôtels 4 étoiles... On ne se rend probablement pas compte mais, aujourd'hui, faire un film sur les années 80 c'est faire un vrai film d'époque. Par exemple, on a été obligés d'enlever toutes les paraboles des immeubles, de changer tous les panneaux de signalisation sur les routes, de recréer Montparnasse... Le seul moyen d'aller au bout de cette aventure, c'était que l'humain, l'engagement, la passion, prennent le dessus. Et tout le monde a joué le jeu, du stagiaire régie à Jamel Debbouze.

INTERVIEW DE L'INITIATEUR DE LA MARCHÉ

TOUMI DJAIDJA



Quelle était l'ambiance aux Minguettes en 1983 ?

Le contexte était très lourd, et pas seulement aux Minguettes, qui était une des plus grandes banlieues de France, mais partout. Aucun endroit n'était épargné. Les événements tragiques, les assassinats se succédaient... On passait notre temps à compter les morts. J'avais alors 20 ans et je travaillais comme animateur auprès des jeunes du quartier. Tous les jours, on se demandait : « *Quand tout cela va-t-il exploser ?* ». La confrontation devenait inévitable. Après les émeutes du 21 mars 1983, en signe de protestation contre les violences et les crimes racistes, nous avons fait avec mes camarades un sit-in pacifique devant la mairie de la ville, ce qui me vaudra le surnom de « *meneur des Minguettes* » ! La situation se dégradant de plus en plus, les brimades policières allant crescendo, nous avons alors entamé une grève de la faim qui a débuté le 28 mars pour s'achever le 7 avril. Dans la foulée, nous avons créé l'association « *SOS avenir Minguettes* », que je présidais, afin de mener des actions et de militer ouvertement.

Quelle sorte de garçon étiez-vous ?

On disait de moi que j'étais « *un enfant sage* » ! En banlieue, dans les années 80, ne pas avoir connu la justice, la prison ou même simplement le commissariat était rare. C'était mon cas.

Quand le film sur Gandhi déclenche en vous l'idée de cette marche pacifique, quelles sont les réactions autour de vous ?

Ce n'est pas le film sur Gandhi qui a déclenché l'idée de la marche. C'est la balle que j'ai prise après avoir porté assistance à un jeune qui était attaqué par un chien policier. Je me souviens du policier, tout habillé de noir, à 2 mètres de moi. Je l'ai regardé dans les yeux et lui ai dit :

LA MARCHÉ



LA MARCHÉ

« Je vous en supplie, ne faites pas ça ! ». Et il m'a tiré dessus. Cette blessure, c'est la goutte de sang qui a fait déborder le vase. C'est sur mon lit d'hôpital, en me réveillant, que j'ai initié l'idée de la Marche. Mes amis, surpris, étaient loin d'être convaincus. Mais je suis resté ferme et décidé. La Marche est née. Et la plupart de mes camarades sont devenus des marcheurs.

Qu'elle a été la réaction de vos familles ?

Nos parents étaient partagés entre deux sentiments. Ils étaient à la fois inquiets et fiers. Inquiets de nous savoir sur des routes inconnues à la rencontre de gens inconnus. Et fiers de nous voir nous battre pacifiquement pour plus de justice et de paix. L'étape que nous avons faite à Lyon est très symptomatique de l'état d'esprit des adultes. Quant nous avons fait un crochet par la place Dupont - bien connue, aujourd'hui encore, pour sa forte concentration d'immigrés âgés - un certain nombre d'entre eux sont venus nous parler. Ils voulaient savoir pourquoi nous marchions, qu'est-ce que nous cherchions vraiment et ce que nous avions en réalité dans la tête pour provoquer ce genre de mouvement. Quand nous leur avons expliqué, ils ont dit qu'ils avaient peur pour nous mais qu'ils étaient heureux de nous voir entreprendre cette épopée.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées ?

Pour ma part et très sincèrement, je ne retiens aucune difficulté. Ma devise consiste à ne jamais relever le point noir sur la page blanche.

Des garçons musulmans qui marchent pacifiquement avec un prêtre catholique et des membres d'une association protestante, la Cimade, cela paraît extraordinaire aujourd'hui...

Pour moi, il n'y a rien d'extraordinaire. J'ai été content de pouvoir raconter dans un livre* comment, quand je suis arrivé d'Algérie avec ma famille, nous avons été accueillis au foyer Notre Dame des Sans-Abris, à Lyon. J'étais enfant mais le dévouement des religieuses m'a profondément marqué. Je n'ai pas vu dans leur attitude l'expression d'une religion. Leurs motivations venaient de l'âme, du cœur, de la foi, de l'amour qui nous dictent de nous aimer les uns les autres par-delà nos différences. Nous sommes tous semblables et pour moi c'est une telle évidence que je ne la relève pas.

* Sortie prévue le 15 Octobre aux Editions de l'Aube. Co-écrit avec le sociologue Adil Jazouli

Vous étiez partis pour faire une marche pour l'égalité et contre le racisme et à l'arrivée elle est devenue la « Marche des beurs. » Regrettez-vous cette appellation communautariste ?

C'est une dénomination journalistique pour dévitaliser l'esprit de la marche. Je ne la cautionne pas plus aujourd'hui qu'à l'époque.

Quels sont vos souvenirs les plus marquants ?

Deux faits m'ont marqué à jamais. A Mâcon, une famille chrétienne nous attend sur le bord de la route et prie. Est-ce pour le bon déroulement de la marche ? Ou pour le salut de nos âmes ? Qu'importe, nous marchons à la rencontre de cette France que nous aimons et elle nous le rend bien. A Strasbourg, une banderole est déployée en arabe. On avait décidé de n'en accepter aucune sur la Marche. Aussi, on est venu me trouver pour me demander s'il fallait la refuser. Personne, y compris moi, ne comprenait, ni ne lisait l'arabe. Mais les gens qui la tenaient avaient un bon visage. On a laissé faire. J'apprendrais des années plus tard sa signification : « Toutes les fois qu'une injustice est commise sur cette terre, un homme se lève pour la combattre » ! Un des moments les plus difficiles, indéniablement, c'est lorsque nous avons appris pendant la Marche ce crime abject commis dans le Bordeaux-Vintimille. Habib Grimzi massacré, torturé et défenestré vivant du train. Une mort atroce. Après toutes ces années, c'est une douleur toujours aussi vivace à tel point que j'ai du mal à l'évoquer.

Qu'est-ce que la Marche a changé dans votre vie ?

Enormément de choses. Elle a transformé le regard que je porte à l'autre. Elle m'a permis de réaliser que c'est à travers l'autre que l'on existe et que, même s'il est différent, il est semblable à moi. Aujourd'hui, je suis père de quatre enfants, je suis chef d'entreprise mais l'esprit de la Marche vit en moi encore aujourd'hui.

Est-ce qu'elle a changé quelque chose en France ?

Il faudrait être fou pour affirmer que rien n'a changé, voire que la situation s'est aggravée. Tout de suite après, on a vu fleurir une foule d'initiatives partout en France, de Strasbourg à Brest en passant par Marseille, Lille ou Angers. Et s'il y a encore, aujourd'hui, des gens qui agissent dans ces quartiers, c'est grâce à l'esprit de la marche. Là où elle est passée comme là où elle n'est pas passée, elle a semé l'envie de changer les choses. Et c'est formidable.

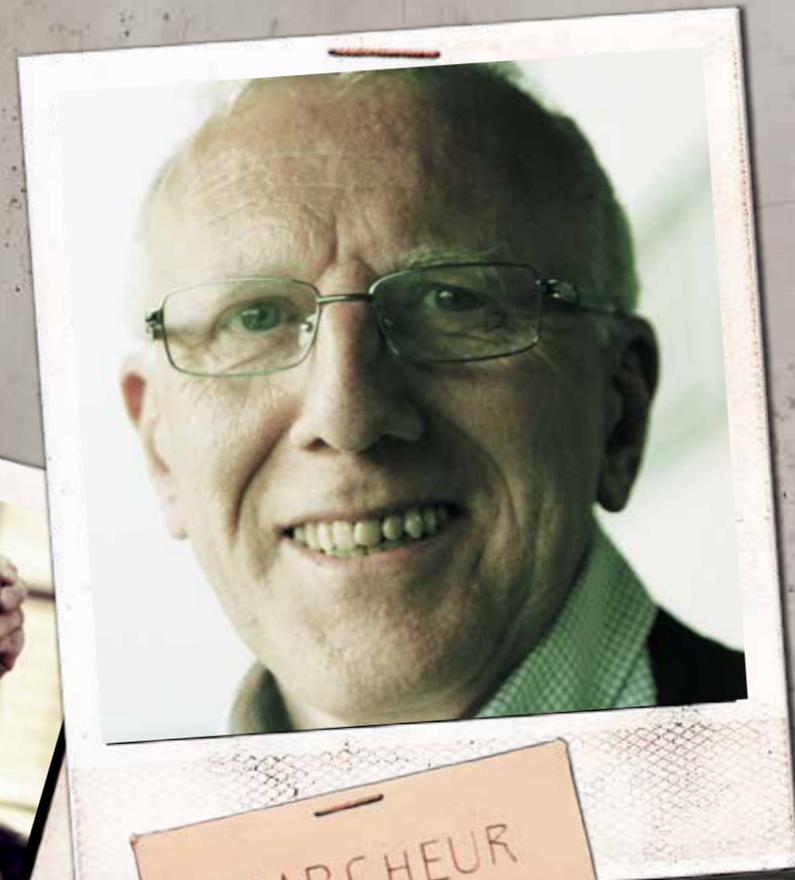
LA
MARCHE

LA
MARCHE



INTERVIEW DE L'ORGANISATEUR DE LA MARCHÉ

CHRISTIAN DELORME



MARCHEUR
Permanent

Qu'avez-vous ressenti en vous voyant à l'écran sous les traits d' Olivier Gourmet ?
Se retrouver le personnage positif d'un film est inévitablement flatteur et gratifiant. De surcroît, Olivier Gourmet est un acteur reconnu, et je suis honoré qu'il ait accepté d'incarner au cinéma un rôle qui a été le mien dans la vie. Avant d'avoir vu le film, je craignais que mon personnage de prêtre en banlieue ne soit par ailleurs trop caricatural. Dans la vie, en effet, parce que j'aime me mêler aux gens et ne pas être trop différent d'eux, je ne fais pas trop « ecclésiastique ». Ainsi, je ne porte pas de signe distinctif (ni croix, ni insigne de la Légion d'honneur que j'ai pourtant !) car je n'aime pas ce qui sépare les gens les uns des autres. Olivier Gourmet, par bonheur, s'est situé de manière très juste, c'est un « Monsieur Tout-le-monde » au milieu des autres.

L'avez-vous rencontré avant le film ?

Au mois d'avril dernier, l'équipe du film est venue tourner une scène à Lyon, place Bellecour. Ce déplacement et ce tournage nous ont permis, à quelques-uns des « anciens marcheurs », de rencontrer le réalisateur Nabil Ben Yadir et les acteurs. Ce fut un moment plus que sympathique. Les jeunes acteurs, en particulier, se sont montrés sincèrement très émus de se retrouver avec celles et ceux qui ont été les héros de cette page de l'histoire de France que fut la Marche de 1983. Pour ma part, j'ai apprécié la simplicité et la joie de vivre (et de jouer !) d'Olivier Gourmet. Nous avons parlé de choses et d'autres, mais pas de son interprétation. A raison, il a voulu rester libre et ne pas chercher à me copier. Dans le film, d'ailleurs, il s'appelle Christophe Dubois et pas Christian Delorme, et il est plus âgé que je ne l'étais à l'époque (j'avais 33 ans !). Son accent belge m'a fait gentiment sourire (car je ne m'imaginais pas « parlant belge » !), mais curieusement, il n'a presque pas cet accent quand il joue !

LA
MARCHÉ



LA
MARCHÉ

Quel homme étiez-vous en 1983 ? Un prêtre ouvrier ?

Les prêtres ouvriers sont ces ecclésiastiques qui, entre les années 1950 et 1980, ont fait le choix d'aller travailler en usine. Moi j'ai simplement été un prêtre en milieu ouvrier. J'ai été ordonné en 1978, et j'ai été nommé au service de la paroisse de Saint-Fons qui était limitrophe du quartier des Minguettes. Mais l'Eglise m'a aussi confié la mission de vivre un ministère d'amitié avec les musulmans. Depuis mon adolescence, marqué par les retombées de la guerre d'Algérie dans le quartier populaire de Lyon où je vivais, j'ai développé une proximité très grande avec des familles issues des immigrations maghrébines. J'ai été militant très jeune pour diverses causes qui, toutes, avaient en commun la défense de la dignité des personnes, qu'elles soient immigrées, prostituées, détenues. Le Pasteur Martin-Luther King a particulièrement marqué ma vie. Il est ma principale figure de référence depuis cinquante ans.

Vous connaissiez Toumi – Mohamed dans le film – avant qu'il ne prenne la balle du policier ?

A Saint-Fons, je fréquentais la MJC où venaient régulièrement des jeunes du quartier des Minguettes. Lorsqu'il y a eu les premières grandes échauffourées entre jeunes et policiers, les premiers « *étés chauds* » de 1981 et 1982, j'ai été amené à réfléchir avec quelques jeunes. Je leur ai tenu le discours que ce n'était pas en répondant par la violence à la violence qu'ils se feraient respecter et aimer. Je connaissais Toumi depuis 1982. Lorsqu'il a été atteint par la balle d'un policier la nuit du mardi 20 juin 1983, j'ai été prévenu tout de suite par le Premier adjoint au maire de Vénissieux, Guy Fischer. Le bruit a couru que Toumi était mort. Heureusement, il s'est rétabli très vite. C'est alors que la Marche pour l'égalité et contre le racisme a été décidée, en référence à la « *Marche du sel* » conduite par Gandhi et que beaucoup de gens ont découverte grâce au grand film de Richard Attenborough qui était à l'époque sur tous les écrans de France.

Dans quel esprit avez-vous fait cette Marche? Celui du prêtre? De l'ami de ces jeunes ? D'un militant ?

J'étais tout cela à la fois! Mais je pense que mon réflexe naturel est toujours d'essayer de me comporter comme un homme de fraternité avec les autres. Certes, j'avais déjà derrière moi une forte expérience militante dans l'action non-violente, et cela a servi. J'étais engagé dans la CIMADE, organisation protestante de défense des droits des étrangers. J'étais aussi prêtre catholique, évidemment, concevant cette mission comme un service de tous.

Tout au long de la Marche, quelles sortes de relations aviez-vous avec ces garçons et filles? De père à fils/filles ou de pote ?

Avec les jeunes des Minguettes qui se sont impliqués dans la Marche, j'avais seulement treize ou quatorze ans de différence. Pour eux j'étais, je crois, une sorte de « *grand frère* ». Ils m'ont fait confiance, et je leur en sais infiniment gré. Ils m'appelaient par mon prénom, me tutoyaient. Comme j'avais le teint beaucoup plus clair et plus rose qu'eux, et qu'à l'époque j'étais très maigre, quand ils me voyaient arriver ils sifflaient l'air de La Panthère Rose !

Aviez-vous l'impression d'être un adulte par rapport à eux ?

Ce n'est pas vraiment en ces termes-là que la question se posait pour moi. J'avais surtout envers eux un fort sentiment de responsabilité. Aujourd'hui, trente ans après, je me dis : « *Tu as embarqué sur les routes de France des jeunes de 19-20 ans qui n'avaient pratiquement jamais quitté leur foyer familial !* ». Tout au long du parcours, parce que nous étions à une époque où les meurtres racistes étaient nombreux, j'ai eu peur d'être condamné à ramener un jour le corps mort de l'un d'entre eux à sa famille. Heureusement, je n'étais pas seul à porter ce souci. Nous étions plusieurs adultes déjà bien « *construits* » dans la Marche, et nous avons bénéficié tout au long de notre aventure de nombreux soutiens.

Entre ce prêtre catholique et ces jeunes de banlieue, pour la plupart musulmans, était-il question de religion ?

Dans les années 1980, la question religieuse n'avait pas dans notre société la place qu'elle a prise (ou reprise !) ces vingt-cinq dernières années. Le fait que la plupart des jeunes des Minguettes étaient musulmans, et que le pasteur Jean Costil, moi-même et quelques autres étions chrétiens, n'a posé aucun problème. Nous nous respections et nous nous estimions avec cette différence. Les parents de ces jeunes me disaient eux-mêmes tout le temps qu'on avait le même Dieu, et que la différence de religion n'était pas essentielle. Pour eux, j'étais un homme de Dieu et cela nourrissait plutôt leur confiance. Ils savaient que je n'avais pas pour intention de chercher à détourner leurs enfants de l'Islam.

A votre avis, qu'a-t-elle apporté cette Marche ?

Quand je la regarde avec le recul des ans, je pense que ce fut d'abord une très belle histoire, et le film l'exprime bien. C'est ce qu'a ressenti Nadia Lakhdar, la scénariste, quand elle a redécouvert cet événement il y a une dizaine d'années et qu'elle a désiré en faire un film. Des jeunes qui se sentaient mal-aimés, rejetés,



ghettoisés partent un jour à la rencontre de la France. Et qu'ont-ils découvert alors? Que les Français n'étaient pas tous racistes, et qu'il existait donc des raisons d'espérer. Certes, la Marche n'a pas changé la face de la France ni guéri ses maux, mais elle a été un rêve en action, un rêve qui a connu des moments de concrétisation. Or nous avons besoin de rêves pour avancer. Si l'on continue de nos jours de parler avec émerveillement de la Marche sur Washington des Noirs américains en août 1963 (il y a cinquante ans!) et du discours « *I have a dream* » de Martin-Luther King, c'est parce que pour construire l'avenir il faut savoir le rêver. Mais la Marche a apporté deux ou trois choses qui ne sont pas négligeables. D'abord, grâce à l'audience médiatique qu'elle a eue, elle a été le moment qui a permis à l'ensemble de la population de la France de réaliser que notre pays connaissait une grande mutation démographique, et que la maghrébinité faisait désormais partie de l'être collectif français. Les sourires de Toumi, de Djamel, de Farouk, de Malika, etc, à la télévision ont vraiment été une révélation pour beaucoup de nos compatriotes. Par ailleurs, la Marche a obtenu un changement majeur dans la vie des étrangers : l'octroi d'un titre unique de dix ans valant pour le séjour et le travail. Enfin, on a commencé à ce moment-là à chercher comment réduire et punir sérieusement les crimes racistes.

Quel est votre meilleur souvenir de la Marche ?

J'ai vécu toute la Marche avec beaucoup de bonheur, en particulier grâce à ma complicité avec les jeunes; grâce aussi à tous ceux et toutes celles qui nous ont généreusement accueillis et soutenus au long de nos soixante étapes et nos centaines de kilomètres accomplis. Mais j'ai toujours en moi la trace de l'émotion ressentie quand nous sommes arrivés, le samedi 3 décembre 1983 en début d'après-midi, sur la Place de la Bastille. Elle était noire de monde! Une foule immense avait répondu à notre appel, était venue rêver avec nous! Les deux jours précédents, nous avons marché dans les banlieues parisiennes, et nous avons été obligés de nous séparer, de loger dans des lieux différents car les services de renseignement avaient eu connaissance d'un projet d'attentat qui a été heureusement neutralisé. Il y avait en moi beaucoup de tension.

Avez-vous eu peur à certains moments, pendant cette Marche ?

Oui, parce que je me sentais vraiment responsable de l'intégrité physique des jeunes marcheurs. Mon angoisse permanente, c'était d'en ramener un mort à sa mère. Lors de notre périple, nous avons essuyé quelques menaces, des insultes, des coups de téléphone pour nous prévenir qu'il y avait une bombe qui nous

LA
MARCHÉ

LA
MARCHÉ

attendaient à tel ou tel endroit. Près de Lorient, un père et ses fils ont braqué sur nous des fusils.

Pourquoi cette marche a-t-elle été renommée « Marche des beurs » dès votre arrivée ?

Le mot « *beur* », qui est l'inversion du mot « *arabe* » en « *verlan* », ce « parler à l'envers », est un terme qui était utilisé en région parisienne. Il existait déjà « *Radio Beur* ». Mais cette expression était inconnue aux Minguettes et elle n'a jamais vraiment conquis les cœurs des jeunes. C'est *Libération* avec sa une « *Paris sur beur* » et ensuite *Le Nouvel Obs* qui ont propagé le mot et l'expression « *Marche des beurs* ». Pour nous, c'était et cela reste là, et pas une marche communautariste voulant faire la promotion d'une catégorie particulière de la population que constitueraient les enfants des immigrations du Maghreb.

Avez-vous pensé abandonner à certains moments ?

La question de l'abandon s'est posée à plusieurs reprises parce que, pendant que l'on marchait, il y a eu d'autres meurtres racistes en France, et il y a eu aussi d'autres incidents graves aux Minguettes avec la police. Les jeunes ont parfois été tentés de tout arrêter, eu envie de retourner chez eux. Djamel Atallah, qui était celui avec lequel j'avais le plus de complicité et avec qui je me concertais en permanence, a joué un rôle très important. Il avait probablement une maturité plus grande et, surtout, un caractère bien trempé. Toumi a été la figure emblématique de la Marche. Farouk son poète révolté. Djamel en a été la colonne vertébrale.

MARCHEUR
Permanent

LA
MARCHE

LISTE ARTISTIQUE

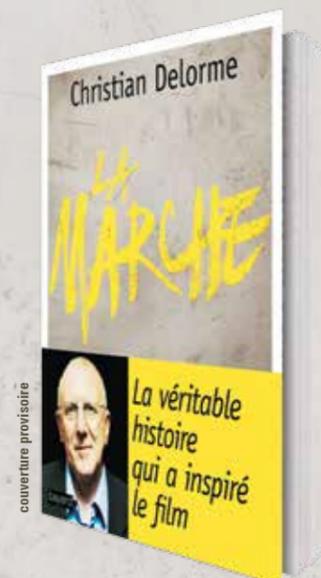
Dubois.....	Oliver GOURMET
Mohamed.....	Tewfik JALLAB
Sylvain.....	Vincent ROTTIERS
Farid.....	M'Barek BELKOUK
Yazid.....	Nader BOUSSANDEL
Kheira.....	Lubna AZABAL
Monia.....	Hafsia HERZI
Claire.....	Charlotte LE BON
René.....	Philippe NAHON
Hassan.....	Jamel DEBBOUZE

LISTE TECHNIQUE

Réalisation.....	Nabil Ben Yadir
Producteur.....	Hugo Selnac / Chi-Fou-Mi Productions
Scénario.....	Nadia Lakhdar et Nabil Ben Yadir
Adaptation et Dialogues.....	Nadia Lakhdar, Nabil Ben Yadir et Ahmed Hamidi
Co-Production.....	Europacorp, France 3 Cinéma, Entre Chien et Loup, L'Antilope Joyeuse et KissFilms
Musique.....	Stephen Warbeck
Directeur de la Photographie.....	Danny Elsen
Montage.....	Damien Keyeux
Producteur Associé.....	Vincent Mazel
Directrice de Production.....	Nora Salhi
Directeur de Post-Production.....	Nicolas Mouchet
Superviseur musical.....	Emmanuel Ferrier
Casting.....	Swan Pham
1 ^{er} Assistant.....	Frédéric Gerard
Costumes.....	Emmanuelle Youchnovski
Décors.....	Johann George
Régie.....	Jean-Louis Bergamini
Son.....	Martin Boissau, Steven Ghouti et Eric Lesachet

A l'occasion de la sortie du film « *La Marche* », Bayard Editions publie le véritable récit de la grande Marche racontée par son organisateur, Christian Delorme (joué dans le film par Olivier Gourmet).

Trente ans après, celui que l'on surnommait « *le curé des Minguettes* » revient pour la première fois sur cette incroyable épopée qu'il a organisée aux côtés des jeunes des Minguettes durant l'été 83. Avec ce livre, il réaffirme son engagement contre tous les racismes et rappelle que nous n'avons pas fini de marcher pour l'égalité.



LA
MARCHE

UN LIVRE DE CHRISTIAN DELORME
PUBLIÉ CHEZ BAYARD EDITIONS
LE 31 OCTOBRE 2013

bayard

Contact presse : Dorothee Tardif - 01 74 31 61 97
Rendez-vous sur www.bayard-editions.com

AFFICHE : RYSK - CONCEPTION : YDEO - PHOTOS : MARCEL HARTMANN - REDACTION : MARIE-FRANÇOISE COLOMBANI
© 2013 / CHI-FOU-MI PRODUCTIONS / EUROPACORP / FRANCE 3 CINÉMA / KISS FILMS / ENTRE CHIEN ET LOUP / L'ANTILOPE JOYEUSE

LA
MARCHE




EUROPA CORP
DISTRIBUTION